

SOPHIE POIRIER LE SIGNAL



ROMAN

SOPHIE POIRIER

LE SIGNAL



Une femme tombe amoureuse. L'objet de cet amour a un nom : Le Signal. Construit entre 1965 et 1970 sur la côte sableuse aquitaine, cet immeuble d'habitations a permis à une population modeste d'accéder au logement « face à la mer ». Mais on a négligé l'érosion marine, accélérée par le réchauffement climatique. Aujourd'hui, Le Signal n'est plus qu'à neuf mètres de l'océan. Les habitants ont été expulsés, l'immeuble désamianté. Sa destruction est prévue pour 2022.

Quand l'autrice, Sophie Poirier, le découvre en 2014, la rencontre est magique. Les appartements vides, parfois vandalisés, racontent tous une histoire, au fil de leur dégradation. C'est un lieu à explorer, une machine à rêver, un témoignage à la fois architectural, social, humain. Lentement, Sophie Poirier a tenté d'apprivoiser cet immeuble déserté, symbole de la grandeur et décadence des rêves immobiliers. Et peu à peu, Le Signal lui a livré ses secrets. Et, sans doute, lui a révélé quelque chose sur elle-même, ses peurs, ses espoirs.

Sophie Poirier est née en 1970 et habite Bordeaux. Elle a animé des ateliers d'écriture et écrit des chroniques pour plusieurs supports culturels. Elle a collaboré avec de nombreux artistes et publié des livres très divers, dont *La librairie a aimé* (2008).

WWW.INCULTE.FR

LE SIGNAL

RÉCIT D'UN AMOUR ET D'UN IMMEUBLE

LE SIGNAL

RÉCIT D'UN AMOUR ET D'UN IMMEUBLE

SOPHIE POIRIER

éditions inculte

On aimerait que la qualité d'une architecture ne tînt ni à sa démesure, ni à son aspect spectaculaire et/ou spéculatif, mais au rôle qu'elle joue, éthiquement, dans le paysage et les vies qui l'incorporent.

Emmanuel HOCQUARD, *Ruines à rebours*
(éditions de l'Attente, 2010)

Cette station balnéaire n'était pas comme les autres.

Les tamaris tordus ? Mais tous les fronts de mer ont les mêmes arbres penchés.

Les trottoirs, de ce rose fané, avec des fissures ?

Ces vieux panneaux de signalisation en ciment effacés, absurdes ; une flèche bleu marine n'indique rien, sauf un but évident, une seule route ; un sens interdit, d'un rouge pâle ; une interdiction de tourner à droite devenue un monochrome blanc à peine lisible, on pouvait s'engager par erreur, s'en excuser.

Un front de mer délavé, souvent ensablé, inauguré en 1963. Depuis, les drapeaux de différents pays flottent en haut des mâts installés le long du boulevard. Maintenant, ils sont parfois remplacés par des oriflammes violettes et rose vif sur lesquelles est écrit *Océanesque*. La mairie a lancé des travaux pour le réhabiliter, des dates annoncées sur des pancartes, et apparemment du retard pour les entreprendre. Un monsieur m'avait expliqué : *Ici, tout prend du temps, et parfois rien n'arrive.*

Derrière le portail du musée du Souvenir, une mitrailleuse rouillée, éventrée, pointe en direction d'un éventuel visiteur. Le lieu, un préfabriqué usé, retrace l'histoire de la Seconde Guerre mondiale dans cette zone du Médoc parsemée de fortifications ennemies. Et des soldats allemands, les yeux dans les vagues, ont sûrement espéré en effet que rien n'arrive... À la pointe,

la fin des terres, les dunes s'élèvent, et deviennent des forêts de pins.

On aperçoit au large le phare de Cordouan. Là-bas, l'océan se mêle à l'estuaire de la Gironde, et la nuit, de l'autre côté, la ville de Royan s'éclaire.

Le vent souffle beaucoup sur ce littoral atlantique. Le sable passe par-dessus les murets et peut tout recouvrir en quelques heures, la route et les voitures, comme une tempête de neige. Le long du boulevard, la plage s'étire, immense, avec les baines dangereuses qui se forment selon les marées et les années. Parfois, le sable est arraché. L'océan l'emporte, des longueurs de plage peuvent disparaître en une seule tempête. La plage municipale est traversée de longues barrières de bois qui aident à le retenir. Des pancartes jaunes sont plantées au milieu des oyats : *Dune fragile*.

À une autre époque, ou parfois aux mêmes endroits, il se passe le contraire : la plage engraisse de sable. Pendant presque cinquante ans, à profusion, grâce au banc de l'Amélie, s'est étendue ici une IMMENSE PLAGE DE SABLE FIN – c'était écrit en lettres capitales sur le prospectus publicitaire de l'agence de conseil en immobilier encourageant, en 1965, à acheter des appartements et à profiter de cette situation exceptionnelle à Soulac-sur-Mer : *Vivez sur la plage*.

Aujourd'hui, un tractopelle jaune vient prendre le sable en trop. Il remplit son godet, des mètres cubes

qu'il déverse ensuite dans les bennes de trois énormes camions. Ils ressemblent à des jouets. À tour de rôle, ils partent vers la plage de l'Amélie pour refaire – faire et refaire – une montagne protectrice, de sable, devant le camping menacé de glissement. Et le monsieur qui regarde à côté de moi les va-et-vient des camions me dit : *C'est un travail de Pénélope.*

Si on continue de marcher sur le front de mer en allant vers le sud, une statue géométrique installée en 1970, *La Danse*, marque un point final ornemental à la promenade de la station balnéaire. Mais quand on arrive à ce point précis, on dépasse la sculpture, et on lève les yeux vers lui, qui intrigue. Il suscite des commentaires, il est insupportable. C'est après l'avoir vu qu'on rebrousse chemin, ou qu'on le contourne pour aller plus loin.

Une masse rectangulaire. Sa seule particularité architecturale : une forme imposante, composée de deux bâtiments qui se décrochent à peine l'un de l'autre. Une barre d'immeuble, couleur beige clair, haute de quatre étages. Qu'on dirait solide, malgré sa position fragile, si près du bord.

J'imaginai en été le manège incessant, de la plage aux appartements, d'oublier une sandalette, ou la serviette à fleurs qu'on retrouvait le lendemain, ramenée par quelqu'un dans le hall ou au pied de l'escalier.

Le Signal. Que j'ai aimé, sans rationalité, ce n'était ni chez moi, ni logique de s'éprendre d'un bâtiment dont le destin est de disparaître bientôt.

SOPHIE POIRIER

Le Signal, construit sur la dune, au front de mer.
Au front de guerre.

Novembre 2014. Je marche avec un plâtre et des béquilles, je me suis cassé l'os du talon, l'astragale – et pour Noël, on va m'offrir le roman du même nom en trois exemplaires. Je viens à Soulac pour écrire un texte sur ce front de mer que je trouve poétique. Je longe le boulevard, je pars du nord vers le sud, je prends des notes, et j'arrive au Signal, dont je ne sais rien à ce moment-là, sinon qu'il est vidé de ses habitants depuis plusieurs mois. Olivier m'accompagne, il va filmer et prendre des photos.

Le Signal n'a jamais été caché derrière de hauts murs, façon résidence sécurisée. Au contraire, seulement des bordures en ciment, la dune et le parking presque mélangés, *Accès direct à la plage*. Depuis l'évacuation, l'immeuble a été entouré d'un fin grillage à larges mailles, sur lequel sont accrochés quelques panneaux censés nous empêcher : *Interdit d'entrer – Propriété privée*. Certaines barrières sont déjà soulevées, d'autres affaissées. Sur la façade côté océan, des fenêtres brisées, et quelques baies au rez-de-chaussée largement ouvertes sur les appartements. De grands bouts de verre pointus pendent, qui pourraient trancher des têtes si les morceaux cédaient d'un coup. Le ciel est gris, un jour sans lumière, le seul éclat dans le paysage provient de l'écume des vagues.

À la suite d'Olivier, je me glisse sous le grillage, en rampant comme un soldat, mes béquilles d'abord.

Près d'une entrée, au sol, des compteurs de gaz coupés sont rassemblés comme une gerbe de fleurs. Nous pouvons passer par une vitre cassée. Dans le hall, des portes de boîtes aux lettres battent au vent qui s'engouffre, elles grincent en s'ouvrant et se fermant, lentement et parfois en claquant. On entend les sifflements des bourrasques dans les étages. Je jette un œil vers l'escalier. En éclairant avec la lumière de mon téléphone, j'aperçois des objets, et même un matelas en travers des marches...

Si j'avais été seule, j'aurais sans doute rebroussé chemin. Je n'aurais pas osé. L'ambiance est inquiétante. Le vent souffle très fort. Je me souviens du froid, autant dedans que dehors. Nous allons monter. Faire cette exploration.

À chaque fois que je suis revenue, désobéissant à l'injonction de ne pas entrer, j'ai ressenti cette même excitation.

J'avais déjà fait ça, adolescente, avec deux garçons que je suivais un peu partout. Nous avions crocheté un volet d'une villa pas encore occupée pour l'été. Nous n'avions rien cassé, rien pris non plus. Peut-être que si, les garçons avaient peut-être dérobé des choses de valeur... En fait, je n'en sais rien. Nous y avons passé du temps, ouvrant les tiroirs, fouillant les placards, nous avons même dormi là. J'avais 17 ans, ça m'avait

paru romanesque, sans avoir conscience des risques. À l'intérieur du Signal, au vu des tags sur les murs et des restes de fêtes arrosées, beaucoup de jeunes ont dû faire des expériences similaires d'intrusion, avec les frissons de l'interdiction et ce sentiment de possession éphémère. Quelque chose des jeux de l'enfance, à s'imaginer la vie des adultes, entre les murs de maisons en carton, comme si on était libres. Dans cette villa du bassin d'Arcachon où nous avons habité-squatté deux jours, j'avais trouvé sur une étagère le tome I du *Journal* d'Anaïs Nin. J'avais commencé à lire sur place, cambrioleuse tranquille, et peu à peu en transe de ma lecture, j'avais volé le livre. Je l'ai toujours. Avec la découverte d'Anaïs Nin, il y avait eu celle d'Henry Miller, et à la suite celle de la littérature américaine. Ces écrivains sont entrés dans ma vie à la dérobée.

Là aussi, il y aura un livre, mais au moment où j'entre pour la première fois dans Le Signal, je ne le sais pas encore.

Je ne me repère plus très bien, mais je pense que c'était le hall D. Je monte les marches derrière Olivier. Avec mes béquilles, je ne fais pas la maligne. J'essaie de ne pas penser à ce qui arriverait si soudain il fallait se mettre à courir.

Au premier étage, les portes des appartements sont fermées. Nous poursuivons. Toutes sortes de bruits se mélangent. Des multitudes de battements à toute vitesse, des sons métalliques, des cliquetis, des sons